

FIN DE CYCLE



Le pédaliste. — Le bicycle, il n'y a que cela, mademoiselle : ça développe les muscles, refait la charpente et ainsi de suite. Ça donne de la grâce, produit un maintien élégant. De fait, sans le bicycle, je ne sais pas ce que je deviendrais.

vexe autant que de paraître animé sous l'action du vin. Je me persuadai que le corton m'avait donné trop de couleurs, que j'étais trop disposé à parler et que j'avais l'air de sourire à travers l'irradiation du vin de bourgogne. Laurence ne buvait que de l'eau rougie ; et la fraîcheur d'aube de cette tête sereine me faisait honte.

En conduisant ces dames à leur voiture, je fus encore plus frappé de ce grand air de décence romanesque, qui a fait de Laurence à mes yeux la séduction la plus adorable de ma mémoire. Et ce fut seulement lorsque le talon de son petit pied disparut dans la voiture que j'eus un rapide soupçon que ce noble amour que je rêve s'en allait peut-être avec elle. S'il est vrai que nous pouvons nous faire à toutes les femmes, je crois aussi qu'il n'y en a qu'une de faite pour nous.

Par la fenêtre de la voiture, Mme Diérick me tendit la main, en me souhaitant bon voyage, puisque j'avais annoncé mon prochain départ. Je priai Laurence de vouloir bien me donner la main aussi. C'était une main blanche, un peu maigre, mais délicieuse à sentir dans une étroite de sympathie et de raccommodement ; une main spirituelle qui ne s'irrita pas de ce que je l'avais tenue dans la mienne peut-être une seconde de trop.

IV

La nuit suivante (la dernière ou à peu près que je dusse passer sous le toit — paternel pour moi — de l'oncle Adalbert), à travers les images attendrissantes de mon récent malheur, je vis circuler une ombre chaste et attrayante.

Je me bouchais littéralement les yeux avec les mains pour ne plus voir cette ombre, ni sa robe aux plis nobles, ni sa marche de jeune déesse dans les premiers jardins du monde naissant, ni le flot de mélodies captives qui gonflent ses lèvres

parfois entr'ouvertes sous un baiser idéal. Si je fermais les yeux, mes oreilles restaient malgré moi ouvertes, et dociles à une voix qui soupirait :

« Ce n'est point là un charme ordinaire ; tu es trop pressé de partir ; il faudrait attendre, observer... »

— Me marier, n'est-ce pas ?... non... non... jamais ! Quelle femme vaut la liberté ? Hé ! sans doute, me marier... Qu'y a-t-il là d'extraordinaire, et pourquoi mon orgueil se cabre-t-il à l'idée de demander une femme, Laurence, par exemple, en mariage ? »

Ne s'agit-il que de notre grande jeunesse à tous deux : dix-neuf et vingt-trois ans ? On pourrait ajourner la cérémonie. N'est-ce que mon su-

perstitieux et intraitable amour d'indépendance ? Soit.

Mais, dans les profondeurs de mon vrai moi, de celui qui reste pur comme la neige des hauts sommets, et que nul mensonge n'a jamais souillé, une autre folie que celle de la Prudence et de la Liberté me détournait d'une demande en mariage. Assurément je parle du mariage tel qu'il s'exécute dans l'état présent de nos mœurs et de la civilisation.

Donc, le mariage étant, selon moi, affaire de convenance, d'amour-propre ou d'obligation pour la plupart des femmes qui se trouvent déclassées si, passé vingt et un ans, elles n'ont pas changé de nom, je ne voyais rien de flatteur, pour un cœur bien situé, à se voir accepté comme mari. J'avais vu les plus fières et les plus délicates elles-mêmes consentir à tout, plutôt que d'attendre et d'arriver aux diamants après telle ou telle de leurs amies. Il m'eût répugné d'être pris : je rêvais d'être choisi, c'est-à-dire de remonter le courant des vieilles habitudes nationales. Je m'offensais de tout ce qui accompagne le mariage tel qu'il est organisé chez nous : la cour officielle, les séries de dîners, les embrassades, le ciel à jour fixe. J'étais presque heurté dans ma sauvage pudeur ; j'étais fou de cet Orient où la femme voilée ne découvre qu'à l'ami son visage presque sacré. Où sont allées toutes ces vertus de ma jeunesse ?

V

Alors, je partis pour Paris, et tout de suite je me jetai dans la grande cuve bouillonnante. J'y pêchai une petite renommée, c'est-à-dire le privilège, étant connu de plus de gens, d'être en lutte à plus de mensonges sur mon compte... Et puis, après ?

Ces choses étaient loin. Quatre ans de travail et d'aventures, sans presque sortir de la rue de Verneuil, me séparaient de mon ancienne existence.

Une des surprises les plus piquantes de la vie parisienne, c'est, pour un homme assez répandu, qui vient de revêtir son habit noir et son air froid pour aller dans le monde, de voir miraculeusement s'épanouir l'intimité, et de vivre par hasard sa vraie vie, dans le tumulte et l'artificiel des réunions hebdomadaires d'une maison à la mode.

J'eus ce bonheur, un certain soir que je ne me rappelle pas uniquement, parce que mes vingt-sept ans sonnaient ce jour-là, et que je les avais célébrés par une séance prolongée de méditation et de réminiscences au coin du feu. Il faut ajouter que ce jour-là je fis une rencontre merveilleuse, et je doute qu'il me soit donné de redevenir aussi heureux que je le fus à la suite de cette rencontre.

C'était en janvier dernier, un lundi, jour de réception chez Mme X..., dont les *assemblées* sont des plus agréables de Paris.

Quoique je fusse un habitué de deux ans à ces soirées, et ami du maître de la maison, je ne crois pas que j'eusse jamais eu l'occasion d'échanger dix phrases avec sa femme. Lorsque j'allais lui faire mon salut en entrant, c'était tout un

LE TEA PARTY



UNE ALLIANCE A L'HORIZON.